

MON INTÉRÊT POUR LA LANGUE FRANÇAISE

Ramanujam Sooriamoorthy

Pour Florence Teste

Je pourrai(s) affirmer n'avoir aucun intérêt pour la langue française et, en même temps, dans le même souffle, préciser qu'il n'y a (peut-être ?) que cela qui m'intéresse. Cependant, il ne s'agit point ici de mes goûts ni de mes penchants ; ce n'est pas ce dont j'ai, j'aurais quelque profit à espérer, ni ce qui me, tout subjectivement, procurerait quelque plaisir, qui importe ici, ou ailleurs et n'importe où. Ce qui importe ici, et ailleurs, et partout ailleurs, c'est la langue française elle-même, et on soupçonne fort peu, on se rappelle en tout cas rarement, l'extrême complexité que peut renfermer l'expression *la langue française*, qu'il s'agisse de la langue française ELLE-MÊME, ou non. Mais, laissons, si vous le voulez bien, cette question qui risque de nous entraîner très loin ; au large, là où l'on pourrait en perdre non seulement le nord, mais même son latin ; au large où il se faudrait aller perdre pour se retrouver ; pour retrouver et réentendre, sinon entendre enfin, la polyphonie sans cesse inachevée de la langue, ici de celle que l'on dit française.

Mon intérêt pour la langue française, dont je ne cesse de rappeler qu'elle n'est, pas plus (ni moins) que toute autre langue, ni une, ni indivisible, ne provient nullement de ce que d'aucuns appelleraient, pour m'en faire le reproche, mon état d'acculturation ou d'aliénation. D'abord parce que le français est, aura été, pour moi, une langue étrangère qui, au fond et en fait, n'en est pas une. Et je ne craindrais pas d'ajouter qu'il en va de même, quoique pas de la même façon, pour les locuteurs natifs eux-mêmes du français, tant il est vrai que la langue que l'on parle comme on respire est celle à laquelle on est le plus étranger. Encore faudrait-il que sa langue à soi – ce qu'on nomme ainsi – fût également, devînt également une langue étrangère ; à soi-même, mais aux autres aussi. Et cela implique et nécessite tout un travail, lequel n'est possible qu'à la faveur d'une certaine distanciation, d'un certain éloignement au regard de la langue, ici de celle que l'on reconnaît ou sait française.

Ensuite parce que je ne reconnais, malgré tout, malgré tout ce que j'ai pu en dire et ne cesse de dire, aucun privilège au français, qui reviendrait uniquement et exclusivement au français. Ce que j'avance au sujet du français, est, *mutatis mutandis*, dicible à propos de toute autre langue ; toutefois, c'est surtout en français, à partir du français que sont devenus et deviennent possibles certains comportements linguistiques et langagiers. Enfin, et surtout, parce que mon intérêt pour le français n'aurait aucun sens, serait même ridicule, s'il n'y allait que de mon intérêt à moi, et que je ne reconnusse là une chance ; une chance pour tous, pour la paix, pour le monde.

En effet, certaines pratiques linguistiques et langagières devenues, depuis surtout un peu plus d'un demi-siècle maintenant, possibles à partir du français, constituent les armes les plus redoutables qui soient, voire les plus efficaces, contre toute volonté hégémoniste. Au lieu de, comme je le fais d'habitude, renvoyer aux travaux de Jacques Derrida, je mentionnerai(s) les ouvrages de Céline, non sans insister sur le fait que l'enseignement et l'acquisition, la maîtrise du français, en France aussi bien qu'ailleurs, doivent à peu près tout à ce qu'il est convenu d'appeler *les lettres françaises*, dont l'influence sur la/les pratique/s du français est, n'en fût-on conscient, absolument indéniable. Le langage de Céline – mais il n'y a pas que Céline bien entendu, d'autant plus qu'on n'a pas eu à attendre que vînt Céline ; on en pourrait tant citer, avant, après lui –, la langue française, telle qu'elle est travaillée et pratiquée par et chez Céline, et qui n'est pas que le français parlé ou le français populaire, dont on ne peut même plus dire que c'est tout simplement du français, vu que c'est bien plus que du français, obligent le lecteur à vraiment lire : le lecteur ne peut plus simplement parcourir ou consommer, comme

il le fait régulièrement sans doute, ce qu'il lit. Il lui faut consentir à un effort de lecture et s'il est vrai qu'on en peut dire autant de bien d'autres textes, il n'en est pas moins vrai que cela ne vaut pas pour tout texte. Et il y a, pourvu qu'on lise, mieux encore : le texte célinien ne fait pas que réinventer le français en inventant sa langue à lui, conviant du même coup tout lecteur à en faire autant ; il interdit, à proprement parler, que le texte se referme sur un sens achevé. Bref, le langage de Céline, le français pratiqué par Céline stérilise toute possibilité de dogmatisme, car l'auteur met en scène une langue plurielle et toute nouvelle, comme étrangère à ses origines, qui ouvre dans tous les sens. Il en résulte, à condition qu'on veuille bien lire, un effondrement de l'autorité du sens, de toute autorité même donc. Mais cet effondrement, que j'ai ailleurs baptisé *liquidance* ou encore *désinstitutionnalisation*, n'est jamais ponctuelle, ni, surtout, définitive. Il s'agit d'un travail qu'il faut toujours recommencer et le texte célinien en propose lui-même, entre tant d'autres, le témoignage que le lecteur a pour tâche de découvrir, autrement dit de réécrire.

Avec le bannissement, toujours à recommencer, de toute forme d'autorité, c'est à l'éclosion d'un espace de liberté que conduit telle pratique favorisée par le français et qui, promouvant le respect de l'autre, de tout autre, avec la négation justement de tout dogmatisme, œuvre dans la perspective d'une paix perpétuelle du monde. D'où mon intérêt pour la langue française ; sans cela, sans ces ouvertures que peuvent rendre possibles certaines pratiques à partir du français, quel intérêt pourrait présenter tel ou tel intérêt, le mien par exemple, pour le français ?